

Lacan Quotidien



N° 907 – Dimanche 3 janvier 2021 – 18 h 12 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Distinguo

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

L'anorexie quant au savoir sur le genre par Francesca Biagi-Chai

EN AVANT

Un père, une femme par Anaëlle Lebovits-Quenehen

L'amour, version homme par Fouzia Taouzari

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

L'anorexie quant au savoir sur le genre

par Francesca Biagi-Chai

« À Paris, près de 700 enfants sont actuellement suivis pour une dysphorie de genre : leur sexe ne serait pas celui auquel ils s'identifient. » (1) Un changement de genre leur est alors proposé. Des centres spécialisés se multiplient dans les services de pédiatrie afin de confirmer ce diagnostic, en le nommant, aussitôt identifié, et contribuer ainsi à en propager l'offre auprès de ces petits « mal dans leur peau » ou, à l'aube de leur vie, dans leur corps sexué. L'entreprise actuelle d'élimination des symptômes dans leur complexité, en intervenant directement sur le corps, vient d'atteindre les rivages de l'enfance. Elle détourne la fonction du symptôme qui est, pour la psychanalyse, nœud de parole et de jouissance propre aux êtres parlants, aux *parlêtres*, pour répondre à l'impératif moderne : *Jouis !*

Un pousse au choix anticipé

La première sensation, cauchemar, anxiété ou souffrance, mais aussi les premiers mots lancés à la cantonade ou affirmés avec ce ton péremptoire qui caractérise l'enfance, deviennent aujourd'hui des *faits*. Le signifiant pris au pied de la lettre devient fait : comme tel il est univoque, irréfutable et condense ainsi toutes les souffrances. Il répond des « signes anxiodépressifs » et des idées de mort qui n'ont plus, dès lors, qu'une unique cause : le sexe bio-anatomique. Une fixation est opérée, la réponse fournie à l'enfant étant produite avant même qu'il n'ait eu le temps ou la possibilité de la déplier en question.

L'enfant est alors adressé au service des « dysphories de genre » – selon les critères spécifiques du *DSM-5* – où il sera orienté vers « une transition sociale » en moins de temps qu'il n'en faut pour acheter une jupe ou un pantalon. Croit-on que l'habit fasse le moine ou l'être ? Le corps se réduit-il à cet habit ? un habit de représentation ? Pour ce qui est de la jouissance, nous n'en savons rien, car le sujet y est rendu muet. Un *pousse au choix radical* fait littéralement son œuvre chez « ces enfants qui changent de genre en un temps record » (2), selon l'expression pertinente de Violaine des Courières. Cet absolutisme s'étend autour et au-delà de l'enfant : la moindre interrogation, réflexion, problématisation, est dénoncée comme « transphobie » – le terme de phobie étant ici détourné de sa signification psychanalytique, en ce qu'il ne désigne plus une angoisse, mais un soi-disant fait d'opinion. Le corps sociobiologique se substitue au corps *affecté* par le signifiant pour les tenants de la solution adéquate, donc ultime.

Un récent documentaire (3) a suivi le parcours d'un petit garçon, Sacha, dans sa transformation en petite fille, parcours qui est, sur de nombreux points, paradigmatique de la contraction temporelle et identificatoire que nous venons d'évoquer. C'est pourquoi la référence au temps logique de Lacan, en tant qu'il y fait défaut, nous guidera pour éclairer ce trajet et ses conséquences, afin d'y démêler les articulations entre imaginaire, symbolique et réel.

Le temps logique, propre au sujet, n'est pas entièrement soumis à une chronologie, mais produit un acte : un acte qui conduit le sujet au vrai consentement, le consentement à un savoir sur le réel inscrit au cœur de l'être. La psychanalyse offre l'accès à ce savoir dégagé des gangues identificatoires imaginaires qui l'ont recouvert. Le temps logique est la formalisation de ce cheminement, il n'est ni infini, ni ponctualisé en court-circuit. C'est une conséquence en acte, non un passage à l'acte. Il est le seul à pouvoir répondre du sujet comme être, être parlant, sexué et jouissant, autrement dit comme *parlêtre*.

L'instant de voir ou la fragilité d'un instant de dire

Sasha, dit sa mère, *se vit*, depuis l'âge de trois ans, comme une fille ; elle *est* une fille. Cependant, à quatre ans, Sasha le mettra en perspective en disant à sa mère : « Quand je serai grand, je serais une fille. » Son rêve serait de « porter un enfant dans son ventre » et il « déteste son zizi ». La mère de Sasha, qui reçoit ces propos, est aussi celle qui s'interroge : « Je voulais une fille, j'ai été déçue, très déçue » ; « J'ai pensé tellement fort, on se remet en question ». Elle évoque par deux fois la mort, avant la naissance de Sacha, de « bébés », des « filles ». Sa fille aînée, son fils cadet, Sasha et son petit frère ne semblent pas soulager cette mère en attente perceptible, bien qu'indéfinissable, d'un savoir Autre dont elle pressent l'existence et qu'elle ne rencontre pas. L'époque du *bioengineering* (4) s'emploie à en verrouiller l'accès.

« Non, dit-elle à son enfant, tu ne seras jamais une fille ». Sasha a pleuré. Sa détresse a frappé sa mère. Cet instant fait, pour elle, rencontre, certitude ; elle précipite une solidarité, sinon une solidification du lien qui les unit. Pour la mère, avec la souffrance de l'enfant, un impossible à supporter est atteint. En lui disant cela, la faute dans sa démesure venait de s'abattre sur elle : « Je venais de foutre sa vie en l'air, de briser tous ses rêves, le mal était fait. » Que dire à Sasha dont les pleurs, pensa-t-elle, avaient l'air d'exprimer : « Qu'est-ce que je vais devenir si je ne suis pas une fille ? » Mais sur quoi portait la détresse de Sacha ? Le sait-on ? Sur son sexe précisément ? Sur son corps qui ne s'y résume pas ? Sur l'image de lui/d'elle qu'il voudrait offrir à sa mère ?

La mère n'a trouvé à sa disposition dans cette détresse que ce que le discours du Maître véhicule à l'époque de la tyrannie de la jouissance *toute* : prendre le dire au pied de la lettre, en faire une revendication, l'exigence d'un droit, sans jamais ouvrir l'espace d'un dire sur les mille et une manières qu'il peut y avoir d'*être fille*. Sans même jamais ouvrir l'espace d'un savoir pour ce souhait en devenir. Un souhait à prendre, certes, au sérieux, c'est-à-dire dans les défilés des signifiants où il se déplie. Quant aux goûts, aux jeux, à l'amour, est-ce le sexe qui les détermine ? Quel crédit est accordé à l'intérêt que Sasha manifeste pour la danse et au fait qu'il/elle pourrait continuer de l'aimer et de la vivre ? C'est avec force que les soi-disant scientifiques actuels écartent la psychanalyse de peur que la mère n'y trouve pour son enfant la voie d'une authentique réponse, celle de Sasha lui-même. Sans doute celle-ci rejaillirait sur chacun.

Mais la psychiatrie s'est alliée à la science pour rabattre la jouissance sur l'amour, pour les faire devenir mère et fille, *partenaires-symptôme* (5) l'une de l'autre, en les *poussant vers* et en renforçant ce lien dit « fusionnel ». La psychanalyse, au contraire, est essentielle en ceci qu'elle réalise une séparation de la bonne manière, celle qui s'opère sur fond de lien. En désintriquant les jouissances, elle restaure la place de l'amour, soit, selon Lacan, *donner ce que l'on n'a pas...* (6), dans une séparation qui préserve les liens et les singularités subjectives. C'est l'objet *a*, *plus-de-jouir*, qui est, pour chacun, son partenaire-symptôme. C'est pourquoi l'amour peut alors trouver sa place dans des relations nettoyées de la confusion imaginaire.



Le temps pour comprendre supprimé par la science

Après le refus spontané de la mère, un revirement est opéré mettant en acte ce qui s'était présenté pour Sasha comme un souhait, un désir, peut-être une nécessité, mais qui restait pour lui en attente de savoir. Sasha demande une robe, il est content, sa mère aussi, car ce qu'elle veut, c'est le bonheur de son enfant, faisant fi du regard des autres. Demandons-nous : Sasha, en miroir avec sa mère qui souffre, veut-il autre chose ? Car, il convient de le noter, le regard qui les suspend l'un à l'autre est intensément et constamment présent. Sa mère, pourtant, continue d'être tracassée. Elle se demande si ce n'est pas sa faute, si, par rapport aux petites filles qu'elle avait perdues, Sasha n'aurait pas trouvé là le moyen pour rester en vie ? : « D'ailleurs, pourquoi est-elle la seule de mes enfants à avoir un prénom mixte ? » ; « C'était écrit. » Elle a l'intuition de quelque chose, un savoir circule, mais elle ne peut l'attraper : l'Autre a choisi le prénom, elle ne l'a pas décidé délibérément, elle n'en a pas voulu la conséquence.

Pour le père, c'est une surprise que Sasha se pense fille, il n'avait pas remarqué. Mais que peut-il dire dès lors que, sa femme, c'est elle qui sait, et qu'il la croit ? Sasha aura sa chambre de petite fille, bien typifiée, aussi les amis ne pourront pas y venir. Sa mère, de son côté, commence à mener son combat : l'école devra accepter la nouvelle image ; « Sascha, dit-elle, n'a pas la vie qu'elle mérite, elle passe à côté de son enfance » ; fille, garçon, qui le sait ? Mais Sasha, nous ne pouvons l'ignorer, elle, le sait. C'est là qu'entre en jeu d'emblée, hors analyse, fondu dans les signifiants-maîtres labellisés, *un forçage*, dans le sens de l'identité sexuée : elle *est* fille. On voudrait, à coup d'actions pseudo-scientifiques, que le changement

de sexe vaille comme naissance à elle-même, sans traces, sans marques traumatiques sauf celles qui viennent de l'extérieur, méchanceté de l'autre rejetant, induisant ainsi une paranoïsation dans le réel. Encore un *pousse à...*, à la paranoïsation cette fois, que l'on voit s'étendre progressivement à tous les membres de la famille : il y a les autres et il y a nous ; « les imbéciles », « ça pourrait être simple » ; « Il ne faut pas se laisser faire », « c'est eux qui gâchent tout ».

La consultation avec la pédopsychiatre, spécialisée en « dysphorie sexuelle », chez qui Sasha et sa mère vont pour obtenir de l'aide, loin d'ouvrir une perspective sur son désir, participe de l'objectivation de Sasha. Le *forçage* de la suggestion, à présent, chez cet enfant réceptif et silencieux est constant, nous n'en donnons ici qu'un aperçu :

« Comment ça se passe à l'école ? la maitresse ? Elle n'est pas très gentille avec toi ?

— Avec moi et avec maman », répond Sasha en regardant sa mère avec un sourire doux, tout en lui rappelant : « Toi, tu ne l'aimes pas ! »

— « Et les enfants ?

— Ils disent des bêtises, ils croient que j'ai fait, je n'ai même pas fait ».

Cela ressemble à n'importe quelle plainte banale d'enfants au sujet des copains, mais y a-t-il de la place pour une autre plainte que celle qui le/la conduit là ?

— « On t'a tapé(e), poussé(e), non ? ça n'est jamais arrivé ?

— (*Silence*)

— Et dans les toilettes on ne t'a pas poussé(e) quand je suis intervenue ? », lui rappelle sa mère.

Est-ce le silence de sa fille qui ramène la mère de Sasha à ses propres interrogations ? « Je voulais vraiment une fille, est ce que cela peut jouer ? » ; « Ai-je fait une erreur en la laissant s'habiller comme elle voulait ? » La réponse de la pédopsychiatre n'est pas celle que l'on attendrait d'un médecin concerné par son patient tant elle est identifiée à la science désincarnée, elle fuse, impérative : « Non, ça on peut y répondre tout de suite. On peut tout de suite dire que ce n'est pas ça ! » ; « C'est une dysphorie de genre. On ne sait pas à quoi elle est due, on sait à quoi elle n'est pas due : pas aux souhaits du papa ou de la maman d'avoir un enfant de l'autre genre » ; « Ce n'est pas une erreur, vous avez fait comme vous le sentiez ». Ce faisant, la psychiatre fait plus volontiers place à l'erreur qu'au malentendu fondamental entre les êtres qui fait aussi bien la richesse du lien que celle de chacun. La mère est soulagée. Le savoir soulage, mais le soulagement n'est pas un savoir. Sasha sourit à sa mère qui l'embrasse, elles ne font qu'une. Pour autant, ça n'est pas suffisant :

— « Veux-tu ajouter quelque chose Sasha ?

— Je ne sais pas.

— Quand tu serres la main de ta maman, on a l'impression que tu lui dis : maman tu as fait le bon choix, heureusement que tu as fait ce choix-là ! Tu la rassures un peu.

— (*Silence*)

— Est-ce que ça te fait un peu peur ?

— Pas trop. »

Silence. Sasha se met à pleurer, on lui évoque l'école : la cause de ses larmes est déjà préinterprétée.

La science peut *tout* ou, pour le moins, en donne l'illusion. Les entretiens visent ici à la nourrir, à effacer la barre entre les mots et le corps, et leurs effets sur le corps. Sasha prendra des hormones. Silence. On lui promet qu'elle pourra changer de sexe à tout moment, dans un sens et dans l'autre, son corps lui appartient. La toute-puissance de l'Autre le lui permet, celle d'un Autre non barré. Un conseil est donné à son frère après qu'il ait raconté la manière dont il présente Sasha : « une fille coincée dans le corps d'un garçon ». Désormais, pas besoin d'expliquer quoi que ce soit aux nouveaux amis, « tu présentes Sasha directement comme ta sœur. Quand on la voit... » Le certificat pour l'école est prêt.

À la rentrée, lorsque sa mère annonce à Sasha qu'il/elle pourra aller à l'école habillé(e) en fille, on pourrait s'attendre à une manifestation de joie. Mais *silence*. Derrière le visage de Sasha, à demi caché, on entend un rire franc, c'est celui de son petit frère.



Le moment de conclure à qui appartient-il ?

Par la voix du conservatoire, la violence de l'Autre social surgit. La professeure de danse refuse à Sasha, habillé(e) en fille, l'entrée du cours. La mère de Sasha relate l'événement en entretien : « Elle a pleuré, beaucoup pleuré. » Elle avance cette subtile interprétation : « Je l'ai déçue, énormément déçue » ; « Elle a eu l'impression que je la laissais tomber ». Silence. Là, tout ce qui a été soustrait à Sasha au départ comme manque, comme attente quant à son être, le temps de se faire à son être, à son être sexué, le temps de savoir si il/elle désire réellement la transformation ou si il/elle aura à défendre que « l'homme peut avoir couleur de femme » (7) fait retour sur lui/elle sur l'échelle inversée de la jouissance de l'Autre. Que croyait-il/elle ?

« Tu crois que ta mère aurait pu faire quelque chose de plus ? », lui demande la pédopsychiatre.

— (*Silence*)

— Tu sais parfois on est obligé de laisser faire, un peu, de se laisser du temps. Il y a des transphobes, il n'y a pas grand-chose à faire malheureusement, c'est répréhensible, on ne doit pas laisser cela impuni !

— (*Silence*)

— Qu'est-ce que tu te dis ? Tu es triste, en colère. »

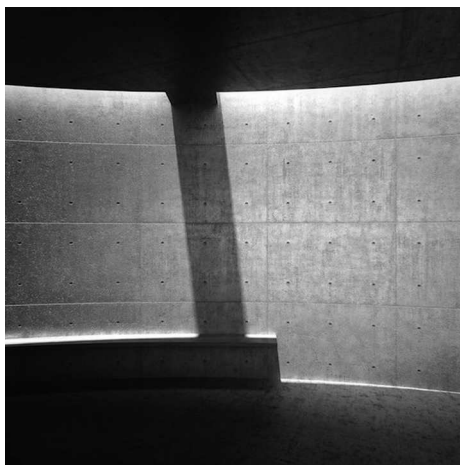
Après avoir pris, par le regard, appui sur sa mère qui lui dit qu'elle a le droit d'être en colère, Sasha confirme :

— « Les deux. »

De nouveau, le savoir est forclos, pas d'ouverture, pas de manque.

C'est Sasha qui laisserait ouverte une énigme sur son être, à travers ses propos rapportés par sa mère : « Je me demande si ça sert à quelque chose. Ça ne sert à rien qu'on se batte. » Mais ce qui est entendu dans ce qu'il/elle dit continue d'être le savoir de l'Autre. Le piétinement du « caprice de l'Autre » (8), de l'Autre de la médecine, l'Autre sachant, qui se referme sur lui/elle.

Sasha pourtant aime l'école, ses amis et beaucoup la danse. C'est bien lui/elle qui, spontanément, en parlant avec sa mère évoque ce signifiant de la *danse* oublié dans le dialogue qui se veut un discret *pousse à dire* son désir. C'est Sacha qui, dansant avec un parapluie rouge, fredonnant *papap... ppa... papa... pppa...*, en appelle à un au-delà des signifiés – un au-delà du lien compact à sa mère encouragé par la pédopsychiatre –, en appelle à une coupure symbolique qui produirait son réel. Tandis qu'il/elle est *poussé(e)* vers l'anorexie quant au savoir sur son genre.



1. des Courières V., « Ces enfants qui changent de sexe en un temps record à l'âge de trois ans », *Marianne* en ligne, 15 octobre 2020

2. *Ibid.*

3. *Petite fille*, documentaire de Sébastien Lifshitz, 2020, diffusé sur Arte le 2 décembre 2020.

4. Miller J.-A., « Le réel au XXI^e siècle. Présentation du thème du IX^e congrès de l'AMP », *La Cause du désir*, n° 82, 2012, p. 87-94.

5. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, inédit.

6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 253.

7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 116.

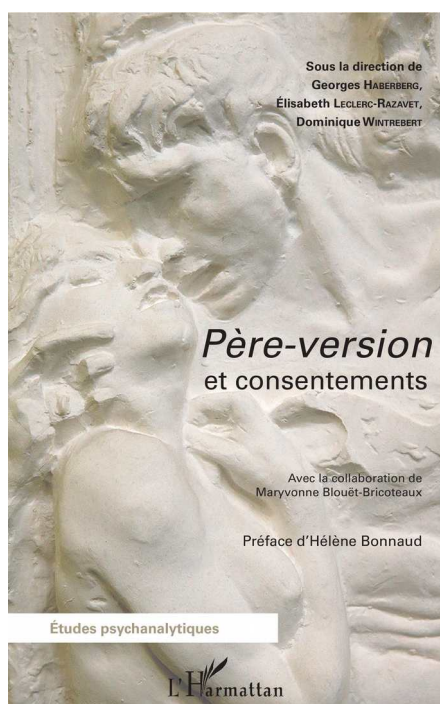
8. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 814.

Un père, une femme

À propos de *Père-version et consentements*

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

Père-version et consentements est paru sous la direction d'Élisabeth Leclerc-Razavet, Dominique Wintrebert et Georges Haberberg (1). Y contribuent certains de ceux qui ont participé, comme auditoire actif, aux « Travaux dirigés de psychanalyse » que nos trois collègues ont animés jusqu'à l'année dernière. Préfacé par Hélène Bonnaud, ce livre s'inscrit dans la série qu'il constitue, puisqu'il en est le troisième, avec *Rencontre(s) avec la castration maternelle* et *L'enfant et la féminité de sa mère*.



Dans sa composition, les considérations théoriques, entrecoupées d'expositions de cas, suivis de leur commentaire, se présentent en sept chapitres, scandés par des ponctuations, parfois des citations empruntées à la culture classique ou populaire. Dans son fond, ce livre remet sur le métier la façon dont les pères, les mères et leurs enfants se rencontrent dans ce lieu qu'est la famille, et cela, selon ce que l'expérience analytique nous permet d'en appréhender. Partant de la clinique donc, mais aussi d'indications de Freud et de Lacan, ainsi que du cours d'orientation lacanienne de Jacques-Alain Miller, il nous embarque sur les traces de la « père-version » (2), ce concept inventé par Lacan et ici interrogé pour se voir déployé.

Plusieurs passages du livre relèvent que les temps ont changé. Et comment ! Les pères et les mères ne sont plus ce qu'ils étaient. Les enfants en témoignent. Mais même s'ils ont changé, les analysants continuent à parler de leur père et de leur mère, de ces êtres dont le

désir fut si déterminant pour eux. Parler de ses parents semble spontané dans le discours analytique. Il est remarquable en effet que, malgré la règle de l'association *libre*, quelque chose semble pousser irrésistiblement ceux qui s'engagent dans une analyse, à revenir sur la façon dont père et mère les ont marqués de leur « mode de présence » (3). Au-delà des moments anecdotiques et/ou marquants qu'ils livrent à l'occasion, la façon dont ils leur ont ainsi transmis « savoir, jouissance et objet *a* » (4) s'y exprime. C'est de là que part ce livre pour explorer et démontrer la validité de certains concepts freudiens et lacaniens dans l'optique de déterminer en quoi consiste un père, et cela, non dans l'absolu, mais dans la version singulière qu'un sujet peut en avoir. Il nous éclaire en passant sur le *distinguo* qui s'impose entre père réel, imaginaire et symbolique – un père existant s'appréhende en effet différemment selon les registres dans lesquels on le situe. Pour examiner ce que recouvre le terme de *père-version*, il s'agit justement d'en cerner l'incidence dans chaque cas, quand il s'en présente, afin de saisir quel symptôme il constitue.

Nous y apprécions le double mouvement qui s'esquisse pour le lecteur : le premier, qui trouve à éclairer un certain nombre de citations plus ou moins connues d'un jour nouveau, et cela sans que leur compréhension n'en soit saturée, et le second, qui incite à prolonger, sous l'angle de sa propre expérience, les réflexions qui s'y déploient ou s'y amorcent.

Qu'est-ce au juste que la *père-version* ? La *père-version* est la version qu'un enfant peut avoir de son père pour autant que son désir d'homme est lié à une femme entre toutes, comme nous le rappelle G. Haberberg citant J.-A. Miller (5). Cette définition, où ce livre nous mène avec subtilité, convoque pour moi une nouvelle lecture. Et je propose de saisir ici l'occasion de la livrer en quelques mots, puisqu'elle m'est venue au terme du parcours que ce livre trace pour nous.

Un homme, son désir et une femme s'associent donc dans une *père-version*. Et la *père-version* a cela de « pervers » qu'elle « récite toute norme » (6), comme le dit J.-A. Miller. Mais il nous dit aussi que la femme vers laquelle le désir de l'homme est *père-versement* orienté n'est pas n'importe quelle femme : c'est celle-ci et pas une autre. En tant qu'elle cause le désir d'un homme, une femme est donc ici considérée dans sa *singularité* de femme, et non sa dans sa *particularité*. La distinction entre les termes « particularité » et « singularité » est ici cruciale : là où la singularité vise l'incomparable, la particularité indique un trait que *tous* les éléments d'un même ensemble partagent. Ainsi par exemple la couleur de cheveux est une particularité. Toutes les femmes brunes ont la particularité d'être brunes et constituent ainsi l'ensemble des femmes brunes. Mais ce qui cause le désir d'un homme pour une femme *entre toutes* ne saurait se rabattre sur le seul trait qui polarise éventuellement sa jouissance et qu'il pourrait précisément retrouver chez une autre femme. Ce qui fait une femme désirable, depuis un trait de perversion, une femme ne s'y réduit précisément pas dans la *père-version*. La *père-version* ne se laisse donc pas résorber dans le trait de *perversion* qu'un homme (qui se trouve être père) pourrait par ailleurs avoir. Si la *père-version* dit le lien d'un homme à une femme unique, un homme y devient ainsi tout aussi unique en ce point où il se lie à elle. Dans la *père-version*, la singularité du père, aux yeux de l'un de ses enfants, semble alors en passer par la singularité de la femme qu'il désire. Cette considération qui ne se trouve pas dans le livre en constitue néanmoins l'écho.

Poursuivons : ne serait-ce donc pas ce point d'unicité d'une femme pour son partenaire qui permettrait à un enfant de ne pas être tout objet de la jouissance de sa mère ? On trouvera une réponse à cette question sous la plume de D. Wintrebert qui souligne que le père comme fonction est un opérateur normatif. Est-ce à dire que singularité et normativité, loin de s'opposer ici, apparaissent intimement liées ?

La notion de consentement qu'on trouve dans le titre du livre, accolée à celle de père-version, intervient à cet égard tant du côté du père que de la mère, et tout l'enjeu est de déterminer ce qu'est l'objet dudit consentement, à quoi il tient, et pour quels effets. *Père-version et consentements* nous éclaire également sur ce point.

La père-version serait donc la condition pour qu'« un père a[it] droit au respect, sinon à l'amour » (7). Pour cela, il lui faut être incarné par un homme qui échappe à la tentation de dominer sa partenaire ou de s'y soumettre, de la malmenier ou de s'en faire le bras armé, un homme qui ne capitule pas devant la jouissance folle – « pas folle du tout » (8), précise Lacan – de celle à qui il pourrait être tenté de s'opposer ou qu'il prétendrait satisfaire, pour mieux faire l'impasse sur le désir. Car dans ces conditions, cette femme ne serait peut-être plus tellement unique justement, mais encore exemplaire d'une série. Est-ce de là que part É. Leclerc-Razavet lorsqu'elle affirme que chaque enfant lit le tableau de la sexualité de ses parents, invitant les co-auteurs du livre à s'emparer de cette proposition pour avancer dans le thème qui les met au travail ?

Les cas abordés et commentés dans le livre mettent un certain nombre de concepts à l'épreuve de la clinique, tout en offrant une orientation à leur lecture.

De ce livre lu d'une traite me reste encore une question portant sur un paradoxe apparent qui loge dans la notion même de père-version. Il arrive qu'un homme qui soit aussi père s'adresse (ou continue de s'adresser) à une femme au point où elle n'est comparable à aucune autre, au point où elle n'est peut-être même pas comparable à elle-même. Si c'est en cela qu'un homme a droit au respect qui lui échoit comme père, n'est-ce pas que c'est à l'épreuve de son désir pour cette femme qu'il s'éprouve lui-même assez Autre pour être digne de respect ? Ce n'est là qu'une des questions que le livre provoque. C'est dire qu'il remet au travail de questions épineuses auxquelles la clinique, avec les enfants spécialement, nous ramène sans cesse, suscitant des élaborations d'autant plus pointues qu'elles sont orientées par le réel en jeu. Ce livre invite chacun à poursuivre le *work in progress* dont il fait le pari. C'est ce que nous souhaitons ici mettre en exergue pour en saluer la parution.



1. Leclerc-Razavet É., Haberberg G. & Wintrebert D. (s/dir.), *Père-version et consentements*, Paris, L'Harmattan, 2020.
2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome* (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 19 & 150.
3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un autre à l'Autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 332.
4. *Ibid.*
5. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 4 mai 2011.
6. *Ibid.*
7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « RSI », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n° 3, Paris, mai 1975, p. 107.
8. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2003, p. 540.

L'amour, version homme

par Fouzia Taouzari

Cette interview a été publiée dans VH Magazine, VH pour « version homme », « le mensuel pionnier de l'homme marocain depuis 2002 », qui se veut le miroir du Maroc d'aujourd'hui pour contribuer à celui de demain. Pour Fihane Bougrine, sa rédactrice en chef, il s'agit de changer d'angle de vue : parler de l'amour côté masculin et inviter les hommes à réfléchir à leur façon d'aimer.

– *Que représente l'Amour chez l'homme ?*

Au commencement, l'amour prend ses racines dans l'enfance. Pour grandir, le nourrisson se nourrit de paroles, comme signe d'amour. Sans paroles, qui véhiculent un désir particularisé, il meurt. C'est ce que Spitz avait observé dans les orphelinats, il a nommé cela, le syndrome de l'hospitalisme. C'est dire la valeur humaine de l'amour. Au commencement était l'amour, pourrait-on écrire. L'amour existe depuis la nuit des temps, mais son expression diffère en fonction des civilisations. Pour Zygmunt Bauman, dans les sociétés capitalistes, l'amour n'a plus la solidité des sociétés traditionnelles, il est devenu « liquide ». Les liens amoureux se forment et se défont très vite, les rencontres se multiplient à coup de clics dans la gigantesque toile qui défie les frontières, dans une modernité où les relations amoureuses tendent à devenir flexibles, l'insécurité grandit. L'amour perd de son éclat, mais ce qui perdure est la structure subjective des êtres parlants dans la relation où amour, désir et jouissance ne font pas toujours bon ménage. Au-delà de ces mutations, la famille demeure le premier lieu où se transmet une conception de l'amour et du couple. Les liens d'attachement aux figures parentales constituent un programme amoureux inconscient. Ce programme va ensuite s'étoffer par le biais de la littérature, la musique, mais aussi les films.

Lacan écrit ceci d'essentiel que « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir » (1). Cela veut dire que l'amour humanise. L'amour sociabilise les êtres entre eux. L'amour prend une couleur particulière pour tout un chacun, en fonction de son histoire, son héritage familial et traditionnel, mais aussi en fonction de ses expériences vécues et passées.

– *Est-ce juste de dire que les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus ? Sont-ils faits pour ne pas s'entendre ?*

Un brin provocateur, le docteur Lacan dit : « Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier » (2). L'amour s'inscrit dans la relation à l'Autre, l'amour emprunte la voie du discours, emprunte la voie de la parole. L'amour, c'est une demande d'amour. Donc on a une demande d'un côté et de l'autre côté est attendue une réponse, une réponse qui doit venir sous la forme de ce que Lacan appelle : le signe d'amour. Pourquoi ? Parce qu'il y a une faille qui correspond à l'amour.

Les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus – titre d'un livre qui a connu un véritable succès – est une jolie métaphore pour nommer le malentendu entre les sexes. Là où on rêve d'une osmose qui n'est autre que le mythe d'Aristophane, dans *Le Banquet* de Platon, répondent dans la réalité les embrouilles et les imbroglios qui font aussi bien le drame que le comique de l'amour. Lacan parle d'un impossible rapport entre les sexes, pour dire qu'il n'existe aucune recette toute faite, aucun programme inné qui vous dise comment faire avec le partenaire. À la place, règne le malentendu entre les sexes. Les hommes et les femmes sont donc condamnés à entrer dans la comédie des sexes où règne le paraître et sont obligés d'en passer par les défilés de la parole pour entrer en relation. D'ailleurs, même dans les rencontres sur internet, à un moment donné, la rencontre des corps doit avoir lieu. Pour certains, parler peut relever d'un exercice difficile, tandis que d'autres vont manier la *tchatche* sans difficultés. De ce qu'on appelle communément le « beau parleur » seront attendus des actes qui souvent ne viennent pas. *Parole, parole, parole*, comme dirait la chanson.

C'est sur fond de malentendu que l'entente devient signe d'amour. Lorsqu'on va voir un psychanalyste, il est rare que le motif soit l'entente parfaite, auquel cas c'est louche. Le plus souvent c'est parce qu'il y a mésentente, embrouille et incompréhension, que les personnes viennent consulter. Les hommes sont sommés par leur femme d'aller consulter pour traiter leurs difficultés à parler (à leur parler). Les femmes viennent car l'amour, le couple, fait obstacle à leur désir féminin. Le lien de parole est un élément essentiel dans le couple. Nouer un lien de parole avec son ou sa partenaire est essentiel. Mais ce n'est pas naturel pour un homme qui, lui, a tendance à aller vers l'essentiel ou à s'enfermer dans ses pensées. Les hommes, dans la relation amoureuse, ont un côté fermé sur eux-mêmes, là où la femme est ouverture vers l'autre. Les paroles d'amour sont des denrées rares, c'est souvent elles qui poussent les hommes à s'exprimer, à parler et donc qui leur ouvrent la voie de l'amour. Comme dirait Nietzsche, dans *Le Gai savoir*, la vie est une femme !

– *Les hommes ont-ils peur de l'engagement ?*

L'engagement est une promesse que l'on fait à l'autre, comme garantie du sérieux de la relation amoureuse. Au Maroc, pour une femme sur les épaules de qui pèsent l'honneur et le poids de la famille, l'engagement de principe est nécessaire. Ce poids qui pèse lourd sur elle a, par ricochet, des répercussions sur le partenaire. Cela peut faire blocage, obstacle, car la pression de bien faire, de bien se conduire, peut faire vaciller une idylle naissante. S'engager, c'est choisir. Parfois choisir peut amener des doutes, des questions : est-ce la bonne personne ? Est-ce qu'il n'y en aurait pas une autre à ma mesure ? La peur de l'engagement peut trouver ses racines dans des traumatismes inconscients, comme le divorce de ses parents, la peur de l'infidélité ou le manque affectif. L'amour est une certitude incertaine. La question de l'engagement, c'est d'abord s'engager dans la voie de son désir. S'engager, c'est renoncer aussi aux autres rencontres possibles. L'engagement suppose une prise de risque et parfois les hommes peuvent être un peu lâches.

– *Est-ce que les hommes sont plus dans les faits que le ressenti ?*

Cela me fait penser à une patiente qui se plaint en analyse que son partenaire sature son désir, au sens où il répond à ses demandes. Dès qu'elle émet un souhait, il le lui offre, il s'active à faire des choses pour elle. Lorsqu'il lui offre des biens matériels, des cadeaux, aussitôt elle s'en désintéresse et se plaint. Lui finit agacé, excédé que tout ce qu'il fait ne la rende pas heureuse. Elle est à ses yeux ingrate. Elle est ici renvoyée à son insatisfaction permanente. Au fond, en répondant à ses demandes, il l'angoisse au sens où il bouche son manque et sature son désir. Le désir est par définition désir d'autre chose. Ce qu'elle demande, ce ne sont pas des objets, mais des paroles d'amour. Les cadeaux restent appréciables (sourire) tant qu'ils ne viennent pas se substituer aux paroles d'amour. C'est pourquoi Lacan peut dire que le riche a plus de difficultés à aimer. L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas (3). Cette définition de l'amour par Lacan montre combien dans la relation amoureuse, une femme attend de son partenaire qu'il fasse don de son manque, pour pouvoir y loger son être de femme. Les hommes ressentent les choses, mais à la différence des femmes, ils ruminent beaucoup. Ils n'expriment que rarement leurs ressentis. Un homme, dans la culture marocaine, doit être fort. Il doit rassurer, il doit être dans l'action pour garantir une sécurité dans le couple. C'est une pression qui pèse sur les hommes, là où l'honneur pèse sur les femmes. Tradition oblige.

– *Pourquoi ont-ils souvent peur du sentiment amoureux ?*

Il est vrai qu'aujourd'hui, les stéréotypes sont bousculés. Tout un discours invite les hommes à accueillir et éprouver leurs émotions en écoutant leur part féminine. C'est la définition même de l'amour. L'amour, dit Lacan, féminise. Pour aimer, il faut assumer sa castration, c'est-à-dire son manque et cela vient écorner la virilité masculine. Un homme qui fait monstration de sa virilité aura peur de se laisser aller au sentiment amoureux. Il s'en défend par peur que cela mette en cause sa virilité menacée. Cette position est plus volontiers féminine. Au Maroc, qui est un pays traditionnel, on ne pousse pas les hommes à s'épancher sur leurs sentiments. On éduque les garçons à faire monstration de leur virilité, à être des hommes. Pour s'ouvrir aux sentiments amoureux, il faut se sentir à l'aise dans sa virilité.

– *Qu'attendent-ils de l'amour d'une femme ?*

Vaste question. Le savent-ils eux-mêmes ? Là encore, c'est une affaire de programme inconscient qui prend ses racines dans l'éducation, la transmission et le lien d'attachement à la figure parentale. C'est souvent à partir de ce qu'un homme a connu, qu'il répète malgré lui les mêmes demandes auprès de sa partenaire. Mais fondamentalement, un homme attend de l'amour d'une femme d'être rassuré et d'être tranquille. C'est sans compter l'audace féminine qui, d'une part, n'est pas rassurante (sauf dans une position maternante) et, d'autre part, s'évertue à ne pas les laisser tranquilles, en réveillant ces messieurs par différents usages et c'est au gré de chaque-une. Certains hommes, et souvent dans les sociétés traditionnelles, ont des attentes précises dictées par l'éducation : une femme doit être une bonne épouse et une bonne mère avec son cortège de pudeur. Ces attentes sont souvent un

idéal qui veut faire exister *La* femme – érigée en universel, elle n'existe pas (4). L'idéal se heurte à la particularité féminine. Dès lors, certains hommes supportent difficilement que leur femme ait un ailleurs en dehors d'eux, que celle-ci puisse leur échapper. Là encore, il y a ceux qui ne supportent pas qu'elle puisse se faire belle à l'extérieur, qu'elle sorte ou qu'elle travaille. Certains peuvent se montrer possessifs, jaloux et ces sentiments dévoilent leur propre insécurité. L'amour est une défense contre le désir. Il met en lumière une part de vous-même que parfois vous ignorez. C'est tout le drame de l'amour : entre idéal d'un côté, et désir de l'autre. L'aphorisme de Lacan « *il n'y a pas de rapport sexuel* » (5) veut dire qu'il n'y a ni programme préétabli ni recette toute faite qui vous dirait comment être un homme, comment être une femme, comment faire couple. Je fais l'hypothèse que la religion comme les traditions cherchent à pallier ce défaut de structure en vous donnant un programme tout fait qui dirait à chacun ce qui est attendu de lui dans le couple. Un prêt-à-porter dans un prêt-à-penser qui a surtout valeur de rassurer... les hommes (sourire).

– *Est-ce que la façon de tomber amoureux change entre un homme et une femme ?*

L'amour est hautement déterminé par un programme qui est inconscient. C'est pourquoi dans la relation amoureuse, le lien qui unit les partenaires relève de l'inconscient. Côté masculin, il va tomber amoureux d'une femme qui porte des traits inconscients fixés dans l'enfance, à partir des figures d'attachement. Freud parle de condition de choix d'amour côté masculin, qui fait qu'il ne tombe pas amoureux de n'importe quelle femme. Celle-ci doit avoir tel trait physique ou couleur de cheveux, par exemple. Ce sont ces éléments hautement déterminés qui vont déclencher l'amour. C'est pourquoi Freud peut parler de conflit entre amour et désir. Il a cette formule saisissante : « Là où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent, ils n'aiment pas. » (6) C'est dire que l'amour peut aussi être un frein puissant au désir.

Du côté féminin, c'est le côté érotomane qui domine dans l'amour : être aimée et être désirée. Les femmes pour être aimées et désirées peuvent aller jusqu'au sacrifice d'elles-mêmes en épousant les attentes du partenaire. Les femmes sont sensibles au fait que le partenaire leur parle, mais aussi d'être l'exception, l'unique, pour un homme. L'amour donne l'illusion qu'en aimant on accédera à son être véritable. Être l'unique est une manière de se sentir exister en tant qu'être de désir. Côté féminin, l'exigence de parole dans l'amour est un puits sans fond où règne l'insatiable de l'amour – « *dis-moi – encore – que tu m'aimes* ». L'amour côté femme exige d'un homme qu'il fasse don de ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire qu'il lui parle (7). D'où les questions « est-ce que tu m'aimes ? » ; « Qu'aimes-tu en moi ? » ; « Que suis-je pour toi ? » Aimer, c'est supposer que l'autre recèle une réponse sur notre être. Ainsi, être amoureux, c'est se perdre dans un dédale labyrinthique. Ne dit-on pas que l'amour rend aveugle ? que l'amour fait perdre la tête ? ou encore qu'il est déraison par cette formule : *l'amour a ses raisons, que la raison ne connaît pas* ? L'amour est mystère donc, même s'il est hautement déterminé. Une part nous échappe.

– *Qu'est-ce qu'aimer alors ?*

L'amour est un fait culturel révèle Lacan dans son *Séminaire X*, reprenant La Rochefoucauld : « Combien de gens n'auraient jamais aimé s'ils n'avaient pas entendu parler de l'amour. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Notre façon d'aimer est soumise au fait que nous sommes le fruit de notre éducation, de ce qui nous a été transmis par la famille, les traditions, la religion. Ensuite, les lectures, les films, tout cela va constituer et nourrir l'idée que nous nous faisons de l'amour. D'ailleurs, Lacan s'est tourné vers les philosophes, les poètes, les écrivains, mais aussi les mystiques pour dégager ce qu'est l'amour, le désir et la jouissance.

Ibn Arabi, philosophe et mystique arabe, dans *Traité de l'amour* datant du XII^e siècle, décrit l'amour de Qaïs pour Layla comme *amour de l'amour*, celui « qui consiste à être préoccupé par l'amour au point de négliger celui dont on est épris » ; rapportant les propos de Qaïs à la vue de Layla : « disparaïs de ma vue, car l'amour que j'ai pour toi me sollicite au point de te négliger ! » L'amour de l'amour, c'est être attaché à l'idée même que l'on se fait de l'amour. Celle-ci est un frein à un amour véritable et authentique, comme la rencontre de l'autre dans ce qu'il a de plus singulier et d'unique. Aller au-delà du programme amoureux inconscient ouvre la voie à l'invention qui n'est pas écrite à l'avance.

Propos recueillis par Fihane Bougrine à retrouver sous le titre « Ce que pensent les hommes... » dans VH Magazine, n°187, novembre-décembre 2020 ici <https://www.vh.ma/grand-angle/psy/fouzia-taouzari-psychologue-clinicienne-psychanalyste/>

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 209.
 2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 145.
 3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, Juin 2001, p.46.
 4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p.108.
 5. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.514.
 6. Freud S., *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.59.
 7. Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 81.
-

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI